

H 10  
AJ

# FRANCE

---

COSTUMES DES HOMMES SUIVANT LA MODE, 1801-1805.

L'HABILLEMENT SELON LA PROFESSION.

LES COURSES DU MATIN; LA PORTE D'UN RICHE; (DEBUCCOURT, VENTOSE, AN 13, 1805.)

Les tableaux ayant pour effet de rapprocher en une action commune des gens de conditions différentes, dans la physionomie desquels le costume a une si large part, offrent par leur nature des sujets d'études comparatives des plus intéressantes pour l'usage véritablement historique du costume. Ces tentatives sont malheureusement restées trop rares, quoiqu'elles fussent plus faciles aux époques des édits somptuaires, des privilèges de castes, des maîtrises et des corporations d'artisans, divisant souvent les groupes avec des particularités fort sensibles, qui se retrouvèrent longtemps dans quelque pièce du costume, quand ce ne fut plus dans son ensemble même.

Pour notre dix-neuvième siècle et dans une société égalitaire où, le choix étant libre, c'est le goût personnel et professionnel des gens qui détermine, pour la plupart, leur physionomie, ce genre d'études est plus compliqué; il exige une observation plus étroite de l'être de l'homme, car depuis la révolution ce n'est plus, comme l'assurait l'ancien aphorisme : « l'habit qui fait l'homme, » mais bien « l'homme qui fait l'habit. » Debucourt, étudiant en quelque sorte sur la limite des deux mondes, gravant en 1787 et 1792 les élégances de la foule hantant le Palais-Royal, et réunissant en 1805 les éléments divers de l'habillement usuel, avait cette double bonne fortune d'artiste, d'avoir rencontré d'abord le spectacle d'une société corrompue, mais d'un pittoresque dont sa pointe spirituelle a fait ressortir la grâce et le charme, puis de retrouver encore quelque peu de ce pittoresque des anciennes formules de la toilette, comme la culotte, la perruque poudrée, l'habit de couleurs variées, et de pouvoir en les mélangeant avec les modes du jour, composer cette foule qui se presse à la porte d'un riche.

L'original du sujet inférieur de notre planche, où l'artiste a groupé une foule de personnages avec une invraisemblance un peu choquante dans sa simultanéité, est une de ces gravures coloriées dont la bourgeoisie de l'époque ornait ses salles à manger.

Le personnel en a été fourni à Debucourt (sauf quelques artisans dont l'industrie se rattache à la toilette) par *l'Almanach perpétuel des pauvres diables*, paru en 1803. Ce recueil donne un état des gens qui, selon son auteur,

composent cette classe ; il y comprend : les peintres d'histoire et les musiciens ; les maîtres de langues, de mathématiques, de géographie et d'histoire ; les poètes, depuis le modeste auteur d'une charade et d'un logogriphe, jusqu'à celui qui s'élève à la hauteur d'une tragédie ; les historiens, les romanciers, les compilateurs, les traducteurs..... A l'énumération de ces nécessiteux, il faut joindre les intrigants que de Jouy, *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, signalait quelques années plus tard comme encombrant chaque matin l'antichambre du riche. « Les uns se donnent pour d'illustres malheureux, victimes de la Révolution ; d'autres pour des plaideurs de distinction, revendiquant leurs dépouilles détenues par quelque famille puissante. Ici, ce sont des auteurs de découvertes, de martingales, de procédés infailibles pour gagner à la loterie, qui tous n'ont besoin que de légères avances »....

On voit avec quel dédain les auteurs du temps, pris d'ailleurs de compassion pour ce *pauvre riche*, confondaient volontiers des nécessiteux plus ou moins respectables avec les purs intrigants, et c'est à ce courant qu'il faut attribuer l'amalgame composant la vague humaine qui vient battre la muraille du riche de 1805.

On est dans la Chaussée-d'Antin, et il est environ dix heures du matin ; car, ainsi que le dit Mairant dans son *Tout Paris en vaudevilles*... « Pour voir lever le soleil, chez nous on se lève à dix heures. » Quelques hommes ont déjà été reçus et sortent. Il y a quelques perruques de ci-devant, parmi eux. Un jeune homme qu'on entrevoit dans la cage de l'escalier, et qui semble de cette même farine, droit et ferme, s'appête à monter. La beauté dans sa fleur et parée de toutes les hardiesses de la mode, accompagnée d'un cavalier en carrick élégant, est une sollicitieuse qui, d'avance, est sûre de sa victoire. Puis vient à pas lents le poète, vêtu de noir, gouverné en proue par sa forte tête que semble supporter avec quelque peine un corps chétif. Il a dans sa main une *épître dédicatoire*, et en poche un roman noir sur la vertu récompensée. Celui qui, le manteau sur l'épaule, un grand carton de documents antiques sous le bras, marche sur le même rang, est ou le statuaire ou le peintre des grands paravents héroïques. Sa superbe est de celles qui dénoncent l'élève de l'école de David ; du costume grec, porté le col nu et avec la sandale à lanières aux pieds, il ne lui reste plus que la coiffure à l'Antinoüs et le manteau savamment drapé. La dame accompagnée de ses trois enfants, un de chaque côté d'elle, le troisième dans les bras d'une nourrice, est une mère de vingt-cinq à trente ans ; sa robe, d'une simplicité recherchée, mais que l'on ne saurait qualifier de sévère, n'est pas faite pour nuire à l'épanouissement de ses formes, dont on peut apprécier toutes les grâces. Cette dame a trop de bon goût pour se faire accompagner par son mari dans ses démarches. Entre la figure de cette mère coiffée en odalisque, et le bonnet de la nourrice fraîche et jolie, on aperçoit la silhouette de l'exploiteur dans le rôle de la niaiserie, l'un des plus commodes pour l'homme fin qui sait abuser de la naïveté pour casser brutalement l'encensoir sur le nez des gens. On plante le haut tricorne de vieux modèle la pointe en avant par dessus les cheveux qui, néanmoins, persistent à paraître sur le front à la paysanne ; on dit : *Je demandons*, et quand la détente est trop dure, l'imbécile pousse jusqu'au *Monsieur* d'Antonio, oubliant et la révolution et l'ascension de l'ex-croquant auquel il s'adresse.

Après, viennent en une nouvelle rangée un musicien, un peintre de chevalet, un architecte. Le *modulator* a la prestance d'un maestro, l'habit bleu à boutons d'or, des breloques, du beau linge, de fins escarpins à boucles ; il est chargé de symphonies concertantes, de duos, de trios, de quatuors ; c'est peut-être un italien de talent auquel il ne manque qu'un éditeur ; peut-être n'a-t-il de son compatriote Cherubini que sa célèbre amabilité. Le peintre qui apporte une toile à vendre, en aidant sa marche sénile d'une haute canne qui semble l'appui-main de son travail, est-il un des fils de ce peintre montré par Jeaurat, ayant

passé la bretelle et se mettant lui-même dans les brancards de la charrette à bras avec laquelle il opère son déménagement, c'est-à-dire le transport de son chevalet, de sa femme, de son chien et de son chat, ses élèves poussant le véhicule par derrière ? Éternels nécessiteux vieillissant comme ils ont vécu. N'est-ce pas plutôt, avec son habit d'un tendre vert-pomme, son jabot fourni, ses manchettes plissées, et surtout avec sa tête penchée, juvénile encore sous les rides, un de ces survivants du siècle dernier, attardé de la mode, ayant su adorablement casser les cruches et présenter adroitement les cages désertées, maintenant tout dérouté avec ses minois, fussent-ils toujours chiffonnés avec la même prestesse, au milieu des héros d'Homère ou d'Ossian dont les glaives semblent tirés contre lui ? Les choses légères, quand elles seraient les plus gracieuses du monde, n'ont plus de place dans les appartements où l'on dispose des *alcoves à l'étrusque*, comme celle dont le long voisin du vieux peintre, l'architecte armé de ses lunettes, apporte le *plan*, la *coupe*, et l'*élévation*.

La série se complète par une suite de types variés, ébauches d'une certaine indécision. Il y a des jeunes gens et des hommes murs ; un faucon porte le bicorne à la Vintimille, crânement incliné de côté, se projetant en avant du visage ; tel autre, type suranné, est coiffé du tricorne bas des temps passés, posé droit, en homme correct ; cet autre sent son provincial ; celui-ci, sans en avoir le rabat, présente une tête d'abbé ; son voisin, tête nue, n'affecte peut-être pas la jobarderie que son visage annonce, etc., etc. Le plus important de cette kyrielle secondaire, à en croire du moins son attitude, sa tête renversée et portée en saint-sacrement, sa jambe de danseur fermement tendue en avant, c'est celui qui apporte le *recueil de ses valse morales*, dédié aux *amateurs de bals*.

Un trio composé d'un bottier, d'un tailleur avec sa toilette sous le bras, et d'un *costumier intime*, occupe un coin du tableau où ils se délectent à priser du tabac offert par Furet, l'homme portant un tablier de valet de chambre convenant à sa besogne, coquettement coiffé de la perruque poudrée, en habit de soie de ton tendre, vêtement de fantaisie au revers rose, dont l'étoffe est rayée comme le sont ses bas ; chevalier du Printemps de la coulisse, dont le nom est indiqué sur la boîte qu'il tient sous le bras, avec cette mention que *Furet, artiste chimiste renommé pour la toilette, fournit les corsets à ressorts, les bretelles élastiques pour les deux sexes, les maillots pour les faux mollets, toutes choses de son invention*.

L'artiste coiffeur qui part en conduisant son tilbury, n'est pas de



FRANCE XIX<sup>E</sup> S<sup>E</sup>CL<sup>E</sup>

FRANCE XIX<sup>TH</sup> CENT

FRANKREICH XIX<sup>TES</sup> JAHR<sup>T</sup>

A J

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Guth & Bouvard, del.

ceux qui attendent. Ils prennent chaque jour plus d'importance, dit le *Journal de Paris* du 24 octobre 1805 (1<sup>er</sup> brumaire an XIV), et depuis que nos dames ne portent plus de poudre, les coiffer est bien plus difficile que jadis; souvent telle *Titus*, telle *Caracalla*, qui paraît un effet du hasard et de la nature, où les cheveux semblent disposés avec négligence, sans apprêt, a exigé plus d'une heure de travail et de combinaisons à l'artiste. Ne fait pas qui veut un *épi* antique ou un *chou* étrusque. Aussi les fameux, ceux qui prennent 12 fr. par cachet, font-ils mettre pour enseigne à leur boutique, non pas un *tel*, *coiffeur*, mais *école de coiffure antique*. Ce coiffeur qui a dans ses cartons des *coiffures en tondu* pour dames, des *perruques à l'enfant* pour les mères, se dirige vers l'hôtel de M<sup>me</sup> Malvina Fricot.

La voiture du financier figure au fond de cette scène. Bonaparte

avait rendu aux voitures bourgeoises toute leur liberté et tout leur éclat. Il était devenu à la mode de les décorer d'un écusson, d'un manteau ou d'un chiffre.

Quant aux affiches que Debucourt a pris soin de rendre lisibles (on les lit à la loupe dans notre réduction), elles donnent bien l'idée de l'*humour* un peu enfantin qui, à cette époque de médiocre liberté, remplaçait la satire et faisait le fond des Brunetiana.

Ces affiches annoncent, en dehors des *ventes après faillite*, des *remèdes infallibles*, des *fantasmagories* : une *fête de nuit*, rue de la Lune; un *rouge pour le teint*, rue Poupée; une *maison de prêt*, rue des Juifs; une *découverte importante*, nouveau cirage pour les bottes; une *réunion des plaisirs*, bal, concert et feu d'artifice; glaces; restaurant chaud et froid; billards, etc., rue Vuide-Gousset.

La suite des quinze figures d'hommes, costumés selon les modes successives de 1801 à 1805, qui occupe le haut de la planche, permet, sans entrer dans des détails que ne comporte pas la dimension des figures, d'apprécier la marche constante du costume masculin vers la correction qui fait la règle du vêtement moderne. Le pantalon, tenu très court, commence à y faire son apparition dans le costume de ville élégant.

Ainsi qu'il est dit dans la notice de la planche AH., France, XVIII<sup>e</sup> siècle, à propos des Merveilleuses et de l'Incroyable de leur compagnie en 1797, on voit, par les exemples présents, que l'étrangeté du goût qui dirigeait l'Incroyable cherchant dans le costume fashionable les aspects les plus disgracieux, et jusqu'à l'apparence de certaines infirmités, persistait non seulement en 1801 (voir les n<sup>os</sup> 1, 3, 4 et même le n<sup>o</sup> 2, ayant en main le lorgnon avec lequel on simulait la myopie), mais encore en 1803 (voir le faux bossu n<sup>o</sup> 9).

*Le Journal de Paris* montre que cette manie singulière durait encore en 1805. « Un homme à la mode doit avoir le dos *rond* et la figure *carrée*, la vue *basse* et la taille *haute*, la main *courte* et le pied *long*. Qui n'est pas ainsi constitué s'abandonne aux artistes en crédit; c'est leur affaire; dans deux jours, ils vous font ressembler au grand modèle. (28 novembre 1805.)

1801. — N<sup>os</sup> 1. — Costume d'un jeune homme.

— 2. — Costume paré.

— 3. — Costume du matin.

— 4. — Costume parisien.

— 5. — Mise d'un jeune homme.

1803. — 6. — Costume habillé.

— 7. — Redingote à l'écuycère. Gilet en duvet de cygne.

— 9. — Costume parisien.

1803. — 15. — Costume français, mode anglaise.

1804. — N<sup>os</sup> 8. — Capote d'alpaga.

— 10. — Habit brun savoyard, culotte abricot.

— 12. — Costume parisien.

— 13. — Costume négligé d'un jeune homme.

1805. — N<sup>os</sup> 11. — Costume parisien.

— 14. — Costume parisien.

Ces figures sont extraites du *Journal des dames et des modes*.

*Ouvrage consultés* : L'art du XVIII<sup>e</sup> siècle, Debucourt, par MM. de Goncourt. — *La Mésangère*, Journal des dames et des modes. — *Delécluze*, Louis David, son école et son temps, 1855. — *De Jouy*, l'Ermitte de la Chaussée d'Antin, 1812-1814. — *Prud'homme*, Miroir de l'ancien et du nouveau Paris, 1807. — *Et parmi les feuilles publiques* : *Le Journal des Débats*; *Le Journal de Paris*; *La Semaine* ou le *Souvenir hebdomadaire*; *L'Observateur français*.